

Faire émerger la parole : penser, dire, écouter en contextes « empêchés ». Que soigne-t-on, quand on soigne la parole ?

Aurélia MINNEBOIS, Praticienne en philosophie, Journaliste et Autrice, Fondatrice et co-présidente de la Maison de la Philo du Morbihan, Fondatrice de THÉANO PHILO

Introduction

Je vous propose de partir ensemble d'une question simple en apparence, mais qui devient complexe dès qu'on s'y attarde :

« Que soigne-t-on, quand on soigne la parole dans un atelier de philosophie ? » Ou encore, posée autrement : « Qu'est-ce qui rend une parole possible, pensable, partageable ? Et qu'est-ce que cela change, pour soi et pour les autres, de pouvoir dire ce que l'on pense, dans un espace de confiance, d'égalité, d'écoute ? »

Ces questions prennent tout leur sens dans les contextes dits "empêchés" : hôpital psychiatrique, maison de retraite, foyer d'enfants. Ce sont les lieux où j'anime depuis plusieurs années des cafés philosophiques, en Bretagne notamment à Vannes, Plouguernevel ou encore Plumelin, avec des publics très différents, mais souvent réunis par un point commun : la fragilité de la parole. Cette parole n'est ni naturelle, ni fluide. Elle est souvent blessée, disqualifiée ou juste silencieuse. Une parole qu'on ne sait plus comment adresser. Mais une parole qu'on cherche à faire émerger, ou à faire tenir.

C'est dans ces lieux-là que je tente de faire vivre la philosophie : non pas comme un savoir réservé à quelques-uns, mais comme une pratique d'attention, une forme de présence, un espace de pensée et de réflexion partagées. Et peut-être aussi, comme une manière d'engagement : dans la relation, dans l'écoute, dans la conviction que toute personne peut penser, et mérite d'être entendue.

1. Trois lieux de pratique, trois mondes empêchés

Je voudrais d'abord vous présenter les trois principaux contextes dans lesquels je pratique ces ateliers. Trois mondes, trois types de silence, et autant de manières de faire advenir la parole.

1.1. Café-philo à l'Hôpital psychiatrique de Plouguernevel, Côtes d'Armor

J'anime des cafés philos avec un groupe mêlant soignant.es et soigné.es. Ce qui frappe d'abord, c'est la rigidité des rôles. Qui parle, qui écoute ? Qui a le droit de dire "je pense que..." ? Le langage psychiatrique structure souvent la relation, et la philosophie vient ici comme un léger déplacement. Dans ces ateliers, on discute ensemble de sujets universels : la liberté, le courage, la peur, la place. J'aimerais vous partager une situation qui, à elle seule, interroge profondément notre rapport à la parole, à la place, et au soin, au sens large du terme.

Lors d'un café philo à l'hôpital, au printemps 2024, un participant est venu. Il s'appelle Laurent, il est polyhandicapé, tétraplégique. Il ne parle pas. Il ne peut pas écrire avec ses mains. Il ne peut pas bouger la tête. Mais il pense. Il pense avec une vivacité bouleversante.

Il s'exprime à l'aide d'un ordinateur sur lequel il tape, lettre par lettre, avec l'orteil d'un pied qu'il parvient à mobiliser. À ses côtés, toujours présente, une aide-soignante formée, mais surtout extrêmement attentive à son rythme, ses expressions, son langage non verbal. Ils ont tissé, au fil du temps, une forme de langue à deux, une compréhension mutuelle que l'on pourrait qualifier presque de symbiotique. Elle devine, reformule, attend, puis il valide. C'est un dialogue silencieux et pourtant très riche.

Le jour où il est venu participer à un atelier philo, la question choisie était : « Que veut dire être à sa place ? » Un thème choisi parce qu'il résonnait avec la place des soigné.es dans la société, mais aussi dans le soin lui-même, dans les espaces de parole. J'avais, aussi, souhaité abolir les différences de statut ce jour-là : pas de blouse blanche, tout le monde en civil, un cercle de parole sans hiérarchie visible et une vingtaine de personnes réunies, soignant.es, soigné.es, aides, psychologues, éducateur.rices, patient.es de tous âges.

1.1.1. Une parole incarnée sans voix

Laurent a mis du temps à écrire. Il a pesé chaque mot. Tout le monde l'attendait. Personne ne pressait. Et quand sa phrase a été lue, elle a eu l'effet d'une déflagration silencieuse.

« Être à sa place, c'est quand je peux parler sans devoir demander l'autorisation d'exister. »

Silence. Puis un souffle. Puis des réponses, lentes, respectueuses, inspirées par cette parole qui avait coûté un effort démesuré mais qui portait une densité que peu de discours peuvent atteindre.

Cet instant a été une leçon de philosophie incarnée : le langage ne se réduit pas à la parole verbale. Il peut être corporel, gestuel, technique, relationnel.

Cela me fait penser à Emmanuel Levinas, philosophe du visage et de la relation à l'autre. Quand il écrit que « le visage parle », il rappelle justement que l'être humain ne se réduit jamais à ses capacités physiques ou à sa parole verbale. Quelque chose de lui nous adresse toujours, nous appelle, nous oblige à écouter. Et c'est peut-être là que les réflexions plus contemporaines de Cynthia Fleury sur le soin résonnent particulièrement avec ces ateliers. Car prendre soin, ce n'est pas seulement réparer ou accompagner médicalement. C'est aussi permettre à quelqu'un de rester un sujet malgré la vulnérabilité, la dépendance ou l'empêchement. Comme elle l'écrit dans *Le soin est un humanisme* : « Quand la civilisation n'est pas soin, elle n'est rien. »

Ce jour-là, avec Laurent, il ne s'agissait pas seulement d'écouter une parole différente. Il s'agissait de lui faire une place pleine et entière dans l'espace commun de la pensée. La pensée peut s'exprimer autrement, et parfois plus profondément, parce qu'elle est filtrée, ralentie, mûrie dans l'effort. Le soin, ici, a été de laisser le temps, de faire place à une parole ralentie mais essentielle. Et la philosophie a permis à cette parole empêchée de devenir audible, précieuse, centrale.

1.1.2. Une parole qui interroge le collectif

Ce jour-là, personne n'a voulu passer avant ou après Laurent sans réfléchir.

Les soignant.es ont redécouvert que les patient.es pensaient. Les patient.es ont vu les soignant.es d'un autre œil. La philosophie n'a pas guéri. Mais elle a déplacé les regards, suspendu les jugements, égalisé les places.

Cet exemple, à lui seul, montre combien notre pratique philosophique, lorsqu'elle prend soin du cadre, du rythme et de la relation, devient un engagement. Un engagement pour que chacun, quelle que soit sa condition, puisse avoir une place dans le langage commun. Une place dans l'humanité pensante.

1.2. L'EHPAD de Plumelin Morbihan

Un autre moment fort de ces ateliers philosophiques a eu lieu dans un lieu tout aussi singulier : l'EHPAD de Plumelin, dans le Morbihan. Cet établissement a la particularité d'être divisé en deux entités : une aile réservée aux anciennes sœurs de la congrégation de Kermaria, l'autre aux résidents laïcs hommes et femmes. Deux mondes, deux mémoires, parfois deux cultures, mais une même envie : parler, échanger, continuer à vivre dans la pensée. Ce jour-là, nous avons convié une classe du lycée professionnel Anne de Bretagne de Locminé, des élèves de première et terminale en filière "Services à la personne" qui n'ont jamais fait de philosophie, pour un atelier intergénérationnel sur le thème du langage. La question du jour : "Parlons-nous le même langage ?"

Pour briser la glace et faire sentir les écarts et les ponts entre générations, j'ai proposé un petit jeu d'entrée en matière : les jeunes devaient deviner la signification d'expressions anciennes comme "compter fleurette", "avoir des oursins dans les poches", "se mettre la rate au court bouillon"... les aînés, devaient déchiffrer des expressions actuelles : "j'ai le seum", "la moula", "c'est une masterclass"...

Rires, incompréhensions, trouvailles... et très vite, un point commun est apparu : Le langage évolue, mais le besoin d'exprimer ses émotions, ses idées, ses liens, lui, reste identique.

1.2.1. Un cercle qui se dilate

À mesure que l'atelier avançait, les résident.es affluaient. Intrigué.es, curieux.ses, certain.es arrivaient en fauteuil, d'autres s'asseyaient au fond, puis osaient parler. Nous sommes passés de 16 à près de 30 participant.es : lycéen.nes, religieuses, anciens agriculteurs, aides-soignants, éducatrices. Un véritable bouillonnement de paroles lentes, drôles, désordonnées parfois... mais profondément humaines. Chacun.e s'est exprimé.e à son rythme, sans pression, sans jugement. On a évoqué le langage du cœur, des gestes, des silences, celui de la tendresse et du soin, celui de la tristesse aussi parfois, quand le langage commence à flancher.

À la fin de l'atelier, alors que tout le monde repliait les chaises, un petit monsieur s'est approché de moi. Il avait 92 ans, une voix douce mais déterminée. Il m'a dit : « Mince... si j'avais su, j'aurais commencé bien plus tôt la philosophie, car là il ne me reste plus beaucoup de temps pour réfléchir... » Et dans ce "mince", tout était dit : une prise de conscience, un regret joyeux et peut-être, une transmission inattendue aux jeunes présents, qui ont vu qu'il n'est jamais trop tard pour penser ensemble.

1.2.2. Ce que cela révèle

Cet atelier nous a montré que le langage n'est pas seulement une affaire de mots, mais de lien. On peut philosopher avec des corps fatigués, des pensées un peu emmêlées, des vocabulaires différents. Ce qui compte, c'est de créer un cadre où chacun.e a le droit d'exister par sa parole, même imparfaite. Il

ne s'agissait pas d'enseigner la philosophie, mais de la faire vivre et de l'habiter ensemble, dans un moment suspendu, hors du temps, mais au cœur de la vie.

Ce genre de rencontre, à la frontière du soin et du partage, fait de la pratique philosophique une forme d'engagement. Engagement pour l'égalité d'expression, pour la dignité de penser, pour une société où jeunes et vieux ne sont pas séparés, mais réunis autour d'une question commune.

1.3. MECS de Vannes, Morbihan (Maison d'enfants à Caractère social)

À la MECS de Vannes, j'ai animé pendant plusieurs séances des ateliers philo avec un petit groupe d'adolescent.es placés. Ils/elles ont entre 14 et 17 ans. Ils/elles sont en grande souffrance. Tous.tes ont un parcours de vie cabossé : tentatives de suicide, troubles psychiques, violences, placements multiples, isolement social, ruptures familiales, rejet, délinquance... Là-bas, la parole est souvent absente. Et c'est précisément ce que nous tentons : créer un cadre où la parole peut advenir...ou pas. Car philosopher, ici, c'est d'abord résister à la tentation de faire parler à tout prix.

1.3.1. Des profils très contrastés

La grande complexité de ces ateliers vient de la diversité extrême des profils ; un jeune garçon Asperger, qui a fait plusieurs tentatives de suicide, très bavard, extrêmement intelligent, doté d'une réflexion fine et dense, d'une culture générale rare, mais incapable de gérer ses émotions, ce qui lui rend toute relation sociale douloureuse. Il m'a dit un jour lors d'un atelier sur le temps : « Nous ne vivons qu'en permanence dans le présent. Vivre dans le passé ou dans le futur, c'est refuser d'exister. » Ou encore, lors de l'atelier sur les émotions : « Je viens de comprendre qu'il y a des colères saines. Moi, je crois que je suis seul parce que je ne sais pas encore les reconnaître, ni les maîtriser. »

Une jeune fille sous antidépresseurs, enfermée en elle-même, qui ne parle presque pas mais dont les quelques mots sont d'une grande lucidité. Une autre, en rage constante contre les hommes, à cause d'un passé d'abus. Ses interventions sont sèches, tranchantes, mais toujours profondément vraies. Un jeune garçon homosexuel, rejeté par sa famille musulmane, qui a du mal à se positionner, à faire confiance. Un autre, déscolarisé, impliqué dans des délits, qui se moque un peu du cadre au début, mais qui revient. À chaque séance. Et finit toujours par dire quelque chose d'important. Le regard des autres est ici un poids énorme. Ils/elles ont peur d'être jugé.es, moqué.es, incompris.ses. Alors ils/elles se taisent... jusqu'à ce qu'on les écoute pour de vrai. Et là, ils/elles parlent. Ou ils/elles pensent en silence. Ou ils/elles montrent, par leur simple présence, qu'ils/elles veulent encore un peu faire société.

Ils /elles ne pleurent jamais. Ils/elles sont durs. Endurci.es. Mais sous cette carapace, la pensée est là, fragile, lucide, courageuse.

1.3.2. S'adapter à l'instant

L'adaptation est la règle. Certains jours, ils/elles sont huit. D'autres fois, cinq. L'ambiance est tendue, fermée... ou soudain ouverte. On vient avec un thème, et parfois, il faut tout changer. Comme ce jour où nous devions parler du travail et de l'argent, mais qu'un des jeunes venait de passer 24h en garde à vue pour avoir volé de l'argent dans la structure.

Ce jour-là, on a basculé sur le thème des émotions : la culpabilité, la peur, la colère, le rejet.

Et les mots sont venus, petit à petit. Pas toujours bien formulés. Pas toujours logiques. Mais authentiques, surtout.

1.3.3. La philosophie comme lieu des possibles

Ce que ces jeunes m'apprennent, c'est qu'on peut philosopher sans jamais avoir eu les codes scolaires. Il suffit d'un cadre juste, d'une écoute sincère, et d'un espace où le non-dit, le silence, le fragment soient accueillis. Ce qu'ils/elles expérimentent dans ces ateliers, c'est un droit nouveau, celui de penser sans être corrigé, jugé, interrompu, ou encore celui de ne pas parler, ou de parler autrement. Et c'est là que la philosophie, dans ces contextes, devient véritablement un soin. Non pas un soin qui guérit, mais un soin qui reconnaît et accueille. Je retrouve souvent, dans ces ateliers, ce que Matthew Lipman appelait une « communauté de recherche » : un endroit où l'on pense ensemble, non pas pour trouver la bonne réponse, mais pour essayer de comprendre un peu mieux ce que l'on vit. Car ici, personne ne vient avec des connaissances philosophiques. Et pourtant, les grandes questions sont là : la peur, la solitude, la justice, la colère, la liberté, la place qu'on occupe dans le monde ou dans le regard des autres.

Edwige Chirouter montre elle aussi, dans ses différents travaux, combien la philosophie peut aider à mettre en forme des expériences parfois trop lourdes, trop confuses ou trop douloureuses pour rester simplement enfermées à l'intérieur de soi. C'est exactement ce qui me frappe dans ces ateliers : voir comment une colère, un silence, une phrase maladroite ou une expérience de vie peuvent peu à peu devenir matière à penser. Alors oui, cette philosophie-là est différente d'un cours classique. Mais elle reste profondément philosophique. Parce qu'on y questionne sans cesse le sens de ce que l'on vit, parce qu'on y confronte des points de vue, parce qu'on tente ensemble de comprendre quelque chose de la condition humaine à partir du réel, du vécu, parfois même de la souffrance.

Mener ces ateliers, ce n'est pas enseigner. C'est s'engager dans une relation fragile, instable, humaine. Cela exige souplesse, vigilance affective, et surtout la conviction que la pensée peut surgir n'importe où, chez n'importe qui, à condition qu'on la rende possible.

C'est à ce titre que cette démarche s'inscrit pleinement dans la thématique de l'engagement : elle engage le philosophe, les jeunes, les institutions... et surtout une certaine idée de ce que peut encore la philosophie, là où on ne l'attend pas.

2. Faire advenir la parole : quels dispositifs, quelles conditions ?

Faire émerger une parole, surtout dans des contextes dits « empêchés », ne relève ni de la magie ni de la technique. Ce n'est pas une question de méthode, encore moins de maîtrise. C'est un travail patient, presque artisanal, fait d'attention, de cadre et de présence.

Il ne s'agit pas de « faire parler », mais de **créer les conditions dans lesquelles la parole peut advenir** parfois lentement, parfois timidement, parfois dans le silence. La parole, lorsqu'elle a été blessée, disqualifiée ou étouffée, ne revient pas d'un seul coup : elle a besoin d'un espace sûr, d'un temps juste, d'une écoute sincère. Au fil des années, trois éléments apparaissent comme essentiels : un **cadre clair mais souple**, une **égalité symbolique**, et une **écoute réelle**.

2.1. Un cadre clair mais souple

Le cadre, c'est la première condition du possible. On pourrait croire que la liberté de parole passe par l'absence de règles. C'est souvent l'inverse : **sans cadre, la parole s'égaré ou se tait**.

Le cadre, c'est ce qui autorise la confiance. Il fixe les contours du possible : un cercle, un temps donné, un thème annoncé, quelques règles simples d'écoute et de respect. C'est ce cadre qui fait que chacun.e sait où il/elle se situe, à quoi il/elle participe, et ce qu'il/elle peut attendre de l'autre. Mais ce cadre doit aussi rester **souple**, hospitalier. Il ne s'agit pas d'un protocole rigide : on peut bifurquer, s'écarter du thème, rester silencieux, ne pas conclure. Ce qui compte, c'est de **tenir la forme sans enfermer le fond**. Un cadre trop étroit bloque la pensée ; un cadre trop lâche la dissout.

Le philosophe praticien se tient dans cet équilibre délicat : garantir une sécurité symbolique tout en laissant la pensée circuler librement.

On pourrait dire que le cadre joue ici le rôle d'un **soin invisible**. C'est lui qui permet à la parole d'avoir lieu sans craindre le jugement ni la récupération. Dans un hôpital psychiatrique, par exemple, où les échanges sont souvent codifiés par la hiérarchie médicale, le simple fait de former un cercle où chacun parle « en son nom propre », soignant.e comme soigné.e, constitue déjà un déplacement symbolique majeur. Le cadre devient un espace de désenclavement de la parole.

2.2. Une égalité symbolique

La deuxième condition est celle de **l'égalité symbolique**. Elle est au cœur de toute démarche philosophique, mais elle prend ici un sens concret, presque politique. Dans ces ateliers, il ne s'agit pas d'effacer les différences de statut, elles existent, et elles sont réelles, mais de **suspendre temporairement leur pouvoir d'exclusion**. Le cercle de parole, par sa forme même, crée cette égalité. Il ne place personne en surplomb : pas de bureau, pas de tribune, pas de hiérarchie visible. Dans un hôpital, une maison de retraite ou une structure d'accueil, les statuts déterminent d'ordinaire qui parle et qui écoute. Le/la patient.e répond, le/la soignant.e questionne ; le/la résident.e obéit, l'éducateur.trice cadre ; l'élève écoute, l'enseignant.e explique. C'est comme cela que ça marche !

Quand la philosophie arrive, elle **redistribue les rôles**. Elle dit : ici, nous sommes tous capables de penser. Ce qui compte, ce n'est pas la fonction, c'est l'expérience vécue, la capacité à interroger le monde. Cette égalité symbolique est une forme d'engagement. Elle repose sur une conviction forte : **la pensée n'est pas un privilège, mais une capacité humaine partagée**. Et lorsqu'on donne à quelqu'un.e la possibilité d'être écouté comme un.e penseur.se, même quelques minutes, on lui redonne aussi une place dans la cité humaine. Cette reconnaissance symbolique est déjà une forme de soin. Cela rejoint aussi les réflexions de Paul Ricœur autour de la reconnaissance. Car derrière beaucoup de souffrances rencontrées dans ces lieux, il y a souvent cette impression de ne plus être pleinement regardé comme un sujet, mais comme un dossier, un statut, une pathologie ou une fonction. Être reconnu comme quelqu'un qui pense change alors profondément la relation à soi-même et aux autres.

Les travaux plus récents de Cynthia Fleury prolongent cette idée dans le champ du soin. Elle montre combien certaines institutions peuvent parfois fragiliser cette reconnaissance fondamentale de la

personne humaine. Dans ces contextes, faire de la philosophie ensemble devient aussi une manière de redonner une place symbolique à celles et ceux dont la parole est souvent réduite, accélérée, médicalisée ou empêchée. Ce n'est pas un hasard si les paroles les plus fortes surgissent souvent de ceux/celles qu'on n'attend pas : un.e adolescent.e en colère, un.e patient.e mutique, une vieille dame qui n'a plus toute sa mémoire. Parce que dans ces moments, ils/elles ne sont plus réduit.es à leur statut, à leur pathologie, à leur âge, mais reconnus comme des **sujets pensants**.

2.3. Une écoute réelle

La troisième condition, sans doute la plus exigeante, est **l'écoute réelle**.

Car tout cela ne tient que si quelqu'un.e écoute, vraiment. L'écoute, ici, n'est pas une posture polie ni une technique d'entretien. C'est une **disponibilité intérieure**. Elle suppose de renoncer à vouloir comprendre trop vite, à vouloir interpréter, à vouloir combler le silence.

Elle demande du temps, de la lenteur, et un certain courage : celui de rester présent.e à ce qui se dit, même quand c'est flou, dérangent ou douloureux. L'écoute réelle, c'est aussi **un travail d'humilité**. Dans ces moments-là, je repense à Simone Weil lorsqu'elle écrit dans *Attente de Dieu* que « *l'attention est la forme la plus rare et la plus pure de la générosité* ». Car dans ces ateliers, écouter quelqu'un ne consiste pas simplement à attendre son tour pour répondre. Cela demande parfois de rester là, pleinement présent.e, face à une parole hésitante, confuse, très lente, ou même face à un silence. Une attention patiente qui consiste simplement à laisser à l'autre la possibilité d'exister dans sa parole, même imparfaite.

Le philosophe ne vient pas pour transmettre un savoir, ni pour guider, mais pour tenir le cadre et accueillir ce qui se formule. Il devient, selon la belle expression de Paul Ricœur, un « **gardien de la parole** » celui qui veille sur l'espace où elle peut naître. Cette présence discrète est essentielle : elle rend audible ce qui, sans elle, resterait muet.

Dans certains ateliers, le silence est si lourd qu'on pourrait croire que rien ne se passe.

Et pourtant, il se passe quelque chose : une attente, une attention, une tension partagée.

Le silence lui-même devient parole, parce qu'il est reconnu comme un mode d'expression légitime. C'est là que l'écoute prend toute sa dimension : elle transforme le silence en présence, et la parole en pensée reconnue.

Ces trois conditions : cadre, égalité, écoute ne sont pas des outils, mais des **dispositions éthiques**. Elles relèvent d'une philosophie du soin au sens large : **prendre soin du cadre, de la parole et du lien**. Elles reposent sur une conviction qu'on ne soigne pas la parole en la corrigeant, mais en la rendant possible. C'est pourquoi philosopher dans ces contextes, c'est moins « transmettre des concepts » que **cultiver une hospitalité de la pensée**. Créer un espace où chaque être humain.e, quel que soit son état, peut dire « je pense » et être entendu.e. Cet acte, en apparence modeste, est en réalité profondément politique : il réaffirme l'égalité fondamentale des consciences et la dignité de toute parole humaine.

3. La philosophie comme soin ?

Venons-en à cette question centrale, presque provocatrice : la philosophie soigne-t-elle ? D'emblée, il faut écarter une confusion fréquente. La philosophie n'est pas une thérapie, et le philosophe n'est pas un thérapeute. Mais la philosophie peut faire du bien, au sens fort et discret du terme : elle peut réparer du lien, remettre du sens là où il y avait du vide, du trop-plein, ou de la confusion. Elle soigne peut-être, non pas le corps ou le psychisme, mais ce tissu fragile qui relie la pensée, la parole et la relation.

3.1. Ce que soigne la philosophie

La philosophie ne soigne pas une pathologie, elle soigne une rupture symbolique : celle qui survient quand une personne n'est plus reconnue comme sujet pensant. Quand la parole d'un.e individu.e n'est plus entendue, ou pire, n'a plus de destinataire, quelque chose se délie dans l'humanité même. La pratique philosophique peut alors servir de lieu de réparation symbolique : un espace où la parole retrouve une valeur, une adresse, une écoute. Elle soigne en ce sens qu'elle reconnaît la pensée de chacun.e comme légitime, même maladroite ou hésitante, elle donne forme à ce qui était flou, confus, intérieur, elle autorise l'expression, là où la peur ou la honte la retenaient et surtout, elle met en relation. Car on ne pense jamais seul. Penser, c'est toujours déjà être en lien avec soi, avec les autres, avec le monde.

3.1.1. Le soin par la reconnaissance

Le soin philosophique ne consiste donc pas à « analyser » ou à « corriger », mais à reconnaître. Reconnaître que chaque être humain.e, quel que soit son état, a une pensée qui mérite d'être entendue. Dans un hôpital psychiatrique, par exemple, le simple fait qu'un patient puisse dire « je pense que... » et que cette phrase ne soit ni interrompue, ni traduite, ni évaluée, c'est déjà un acte de soin. Ce moment où la parole est accueillie sans diagnostic est un moment de restitution symbolique de la dignité. Cette reconnaissance crée un déplacement : elle rompt l'asymétrie entre celui qui « soigne » et celui qui « est soigné ». La philosophie ne répare pas les blessures psychiques, mais elle restaure la capacité de sujet. Et cette capacité, dans des lieux où elle a été niée, est profondément soignante.

3.1.2. La philosophie comme soin du lien

La philosophie soigne aussi parce qu'elle recrée du lien entre des personnes, entre des générations, entre des expériences humaines souvent isolées. Dans un atelier intergénérationnel, par exemple, entre adolescent.es et personnes âgées, la parole devient ce lieu de rencontre improbable où chacun.e reconnaît en l'autre un être pensant. Ce n'est pas un soin individuel, mais un soin du collectif. On soigne ici la relation, la possibilité du dialogue, la confiance dans la pensée partagée. C'est un soin sans médicament, sans protocole, mais avec de la présence, du temps et de l'attention. Un soin invisible, mais réel : celui qui fait qu'un.e être humain.e se sent à nouveau appartenir à la communauté humaine.

3.1.3. Le soin par la mise en sens

La philosophie soigne aussi par la mise en sens. Elle n'efface pas la souffrance, mais elle lui donne une forme, une intelligibilité, un espace pour être pensée. Là où la douleur isole, la pensée relie. Quand une

personne parvient à dire : « ce que je vis, je ne le comprends pas encore, mais j'y pense », elle transforme déjà son rapport à ce vécu. La philosophie n'efface pas la blessure, mais elle ouvre une distance intérieure, une respiration entre soi et ce qui arrive. Penser, c'est déjà se réapproprier un fragment de liberté. Et cette liberté, même minime, a une valeur thérapeutique au sens large du mot thérapeute qui, en grec ancien, signifie à la fois « soigner » et « prendre soin, accompagner ».

3.1.4. Le soin dans la relation d'écoute

Le soin philosophique se loge aussi dans la relation elle-même : dans la qualité de présence et d'écoute instaurée entre les participant.es. Écouter quelqu'un.e sans l'interrompre, sans le juger, sans vouloir « comprendre à sa place », c'est déjà lui permettre d'exister autrement. Cette forme d'écoute non-intrusive, non-instrumentale, agit comme une réparation du lien social et symbolique. Elle rappelle à chacun.e : ta parole a un poids, ta pensée compte.

Dans un monde saturé de discours rapides, de réponses toutes faites, la lenteur d'un cercle de parole a un effet de réhabilitation. Elle permet à des mots de reprendre leur valeur, à des silences de devenir porteurs de sens. Et cela, d'une certaine manière, soigne : cela redonne de la cohérence à l'expérience de soi.

3.2. Ce que la philosophie ne soigne pas

Il faut aussi reconnaître ce que la philosophie ne soigne pas. Elle ne guérit pas, elle ne remplace pas les soins médicaux, psychologiques ou éducatifs. Elle n'a pas vocation à résoudre les traumatismes ou les troubles. Mais elle agit sur un autre plan : celui du symbolique, du langage, du sens. Elle ne répare pas les blessures du corps ou de la psyché, mais elle redonne un espace à la pensée. Et souvent, c'est précisément parce qu'elle ne cherche pas à soigner qu'elle peut le faire un peu, par effet de confiance, de reconnaissance, de respiration partagée.

3.2.1. Philosophe, c'est soigner la condition de la parole

Dire que la philosophie soigne, c'est donc dire qu'elle prend soin de la condition même de la parole. Elle soigne le cadre dans lequel la parole devient possible. Elle soigne la confiance en soi nécessaire pour dire « je ». Elle soigne la croyance que la pensée a encore une valeur, même dans la fragilité. C'est un soin de la pensée vivante : celle qui relie, qui interroge, qui accueille. Une pensée qui ne cherche pas à guérir mais à rendre habitable ce qui, parfois, ne l'est plus.

Ainsi, si la philosophie soigne, c'est peut-être parce qu'elle rétablit un lien vital entre parole, pensée et humanité. Elle soigne non pas en expliquant, mais en écoutant ; non pas en prescrivant, mais en accompagnant. Elle soigne en redonnant du sens, de la place, et du temps à la parole humaine. Et c'est là, sans doute, le cœur de son engagement : faire exister la pensée là où elle était empêchée, et par là, soigner un peu du monde.

4. Difficultés et limites

Bien sûr, tout ne fonctionne pas toujours. Ces ateliers ne sont pas des dispositifs magiques. Ils se déroulent dans des contextes de fragilité, d'épuisement, de douleur, de colère, et parfois de silence total.

Parfois, personne ne parle. Le groupe reste figé, muré. La consigne rebondit dans le vide. Ce n'est pas un refus de penser, c'est souvent une incapacité momentanée à formuler, à se risquer à parler devant les autres. Le langage semble alors inatteignable. Mais dans ces moments de silence, j'ai appris à ne pas insister. À ne pas forcer. Le silence aussi est porteur de sens, surtout quand il est partagé. C'est un silence tendu, parfois habité. Il ne dit pas rien : il dit l'attente, la peur, le doute, ou le simple besoin de temps.

Parfois, la parole sort en cri. Elle surgit sans filtre, brutale, excessive. Elle dit la souffrance, l'impuissance, l'accusation. Elle bouscule. Mais elle est aussi un signe qu'une digue se rompt. Il faut l'accueillir, sans la juger, sans chercher tout de suite à la « canaliser. Le cri, s'il est entendu, peut parfois devenir parole.

Parfois, la colère, la fatigue ou le découragement prennent toute la place. Certains jeunes ou résident.es arrivent épuisé.es, hostiles, fermé.es. Ils/elles ne veulent pas « faire de la philo », ils/elles ne veulent pas être là. Et pourtant... il arrive que malgré eux, ou à leur insu, quelque chose passe. Une phrase. Un regard. Une écoute. Mais il faut, de mon côté, accepter ces séances plus chaotiques. Ce n'est pas un échec. C'est juste un moment du chemin.

Il faut accepter que tout ne soit pas maîtrisable. L'imprévisibilité est la norme. Les présences varient, les émotions aussi. Parfois, il faut totalement abandonner le thème initial de l'atelier, comme ce jour à la MECS où l'atelier prévu sur l'argent et le travail a été bouleversé parce qu'un jeune venait d'être placé en garde à vue. Nous avons parlé des émotions, à la place. De la honte, de la peur, de la colère. C'était plus juste à faire.

J'ai appris à ne pas chercher la réussite, mais l'ouverture. Ce que je vise, ce n'est pas un résultat mesurable. C'est un mouvement, une disposition. Si une phrase sort. Si un silence devient commun. Si quelqu'un revient à la séance suivante. Si une question s'incruste dans une pensée. Alors, quelque chose a eu lieu. Une brèche. Un possible. Une relance du sujet pensant.

La philosophie n'est pas un outil de soin immédiat. Mais elle peut être un espace où les mots reprennent sens, où l'on réapprend à écouter et à se sentir écouté. C'est cette dimension que je cherche à préserver, même dans les moments les plus difficiles : celle d'une hospitalité de la pensée, pour ceux et celles à qui on n'a pas toujours laissé la possibilité de dire.

Conclusion : Une parole comme acte d'engagement

Je terminerai en revenant à ce fil rouge qu'est **l'engagement**. Dans ces ateliers, faire place à la parole empêchée, c'est déjà un **acte engagé**. Un engagement humble, mais profond. Il ne s'agit pas d'enseigner, de convaincre ou de produire un savoir. Il s'agit d'**ouvrir un espace**. Un espace où la parole, souvent niée, interdite, ou jugée inutile, trouve enfin un droit de cité. C'est un **engagement dans la relation**. Écouter sans juger. Accueillir sans vouloir corriger. Être là, présent, attentif à ce qui peut émerger d'une pensée qui n'a pas toujours de mots, ou pas encore. Accepter les silences, les hésitations, les colères comme des formes légitimes d'expression.

C'est un **engagement dans la reconnaissance de l'autre**. Reconnaître que la parole ne se mesure pas à son aisance ni à sa forme, mais à sa vérité vécue. Que penser n'est pas réservé aux lettré.es, aux bien-portant.es, aux habitué.es du langage conceptuel. Que penser, c'est avant tout **oser se confronter à soi-même et au monde**, avec les moyens qu'on a. C'est aussi un **engagement dans une certaine idée du soin**. Penser ensemble, même maladroitement, même brièvement, c'est **prendre soin de la pensée de l'autre**, et de la sienne. C'est créer une forme de présence réciproque, où chacun est invité à exister autrement que dans les catégories qui l'enferment : soigné.e soignant.e, jeune, vieux, placé.e, professionnel.le...

C'est cette conviction, simple et puissante, qui me guide : qu'un espace philosophique, aussi modeste soit-il, peut **redonner à quelqu'un.e une place** dans le monde. Une place à égalité. Une place où il/elle peut dire « je pense », et où cela est entendu. Et je finirai par ces mots :

Faire émerger une parole, c'est faire exister une pensée. Et faire exister une pensée, c'est faire exister une personne.

Références

- Fleury, C. (2019). Le soin est un humanisme. Gallimard.
- Levinas, E. (1961). Totalité et infini. Martinus Nijhoff.
- Weil, S. (2016). Attente de Dieu. Albin Michel
- Grosjean M.P (2014). La philosophie au cœur de l'éducation autour de Matthew Lipman. Vrin
- Ricœur, P. (1990). Soi-même comme un autre. Seuil.
- Chirouter, E. (2025). À quoi pense la littérature de jeunesse ?. L'École des lettres.